

Agadir 1960

II

LES PRÉMICES

Rien, absolument rien, ne pouvait troubler la quiétude de cette population qui vivait heureuse, exempte de toute haine raciale, et s'étirant au soleil sur les plages après la journée ou la semaine de travail.

Et rien, absolument rien, ne pouvait faire craindre la catastrophe qui allait s'abattre sur elle.

Et pourtant elle eut des prémices.

Le 23 février 1960, vers 12 h 15, un grondement sourd, semblable au tonnerre, faisait sursauter les habitants, cependant qu'une vibration agitait leurs maisons. Chacun crut qu'une explosion venait de se produire tout près de là. Dans les rues, on commentait « la Chose ». Les plus avisés confirmèrent qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. La secousse avait été particulièrement ressentie dans les environs de ce berceau de la ville qu'étaient les quartiers de Founti et Talbordj.

Dans un immeuble moderne de neuf étages, notamment, on avait pu observer un mouvement assez fort pour déplacer une table roulante, par exemple.

Il faut dire que, de mémoire d'homme, personne n'avait eu connaissance d'un semblable phénomène à Agadir. Et pourtant le Maroc, comme l'Algérie et toute l'Afrique du Nord, étaient fréquemment agités de tremblements de terre d'intensités variables. Mais aucun récit d'historien n'en faisait mention à Agadir.

M. J. Debrach, directeur de l'Institut de Géophysique du Globe, de Casablanca, avait présenté un mémoire à l'Assemblée de Rome du Bureau central de Séismologie international, en 1954, dans lequel il situait les lignes d'épicentre des différents séismes enregistrés au Maroc au cours des vingt dernières années. Le premier de ces alignements d'épicentres s'oriente selon la direction tectonique générale des plissements du Grand Atlas. Les tremblements de terre sont donc plus fréquents en Algérie. Précisément, deux jours avant la première secousse qui se produisit à Agadir le 23 février à 12 h 15, un séisme destructeur s'était produit à Melouza, en Algérie, le 21 février à 8 h 13.

Le 26 février, la lune entrait dans une de ses phases. Lorsque le mince filet doré apparut dans le ciel, après le coucher du soleil, le canon tonna plusieurs fois, annonçant le début du mois de Ramadan, le mois de jeûne des musulmans. Le temps était splendide, comme il est normal en cette saison. Il faisait même assez chaud. Le printemps était en marche venant des vallées à la végétation luxuriante de l'anti-Atlas où les amandiers étaient en fleurs ; il gagnait la zone tempérée du globe.

Le dimanche 28, les Gadiris partaient pour les plages et les criques qui se répartissent au nombre de quelques dizaines le long des 40 kilomètres de côte entre Agadir et le cap Ghir.

La marée devait être haute à 15 heures. Elle le fut particulièrement et, sur certaines des plages, une vague puissante balaya le sable sur une grande profondeur. On s'en amusa beaucoup ; on fit sécher au soleil, qui se faisait de plus en plus ardent, les vêtements trempés et, le soir, la caravane dominicale des voitures regagna la ville où, à l'annonce du coucher du soleil, les musulmans rompaient le jeûne et allaient mettre dans les rues des quartiers pittoresques l'animation traditionnelle des veillées de Ramadan.

Il était 11 h 45, le lundi 29 février, lorsqu'un grondement souterrain se fit entendre à nouveau, cependant que tous les immeubles étaient secoués sur leurs assises.

On savait bien cette fois qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Partout où la secousse du 23 à 12 h 15 avait été particulièrement ressentie, les effets de celle-ci furent plus nets encore.

La ville était coupée de plusieurs ravins. Le ravin de Tildi, qui menait directement au village de Yachech, était le plus important. Tous ces ravins étaient profonds, lits d'oueds, en bordure desquels s'élevaient des immeubles. Ce fut particulièrement le long de ces ravins que la secousse fut ressentie. On observa encore des déplacements d'objets. On put noter en divers endroits des chutes de plâtras, quelques vitres furent brisées. Des fissures qui ne semblaient pas dépasser l'épaisseur des enduits de plâtre furent constatées. Parfois aussi, des fissures un peu plus importantes semblaient atteindre la maçonnerie elle-même.

Certaines administrations, et notamment les Travaux publics, venaient de recevoir précisément de l'Institut scientifique chérifien des questionnaires relatifs à l'observation de tremblements de terre, ceci à la suite de la secousse du 23 dont l'Institut susnommé avait eu connaissance par la presse. Ces questionnaires furent distribués à divers observateurs.

Dans l'ensemble de la population, si on commenta l'événement au cours de la journée, peu de personnes en ressentirent une réelle inquiétude. Le fait que pareil phénomène n'avait jamais été enregistré à Agadir était pour beaucoup dans cet état d'esprit. Pourtant, il y avait dans la ville plusieurs personnes ayant été témoins ou victimes de séismes au cours de leur existence. Il y avait notamment une famille qui s'y était installée après avoir été sinistrée au séisme d'Orléansville, en 1954. Il s'agissait de M. et M^{me} Collomb et de leur fils Georges qui avait obtenu à Agadir la charge de notaire. Interrogés, ces gens répondirent très calmement que les choses se présentèrent de la même façon que là-bas une secousse huit jours avant et une le jour même de la secousse ruineuse de la nuit.

Une petite colonie italienne vivait à Agadir. Plusieurs membres de cette colonie avaient connu les séismes assez nombreux de la péninsule. L'un de ces Italiens pensait, sagement, qu'il serait peut-être prudent, sinon d'évacuer la ville, du moins d'alerter la population.

Il y avait aussi des Grecs qui, bien qu'établis à Agadir depuis des dizaines d'années, avaient gardé de leur enfance le souvenir de séismes fréquents dans le Péloponèse.

Une jeune femme, professeur d'histoire et de géographie au lycée, était particulièrement inquiète. Étudiant la configuration géologique de la région, elle avait rapidement acquis la conviction que l'heure était grave et qu'une secousse beaucoup plus forte pouvait survenir d'un moment à l'autre. Agadir se trouvait en effet en bordure d'une chaîne de formation alpine encore en érection et la plaine du Souss, à ses pieds, en état d'affaissement ; elle s'ouvrit de ses craintes auprès de plusieurs personnes.

Mais pour la plupart, la soirée se passa comme toutes les autres, dans une tiédeur printanière. Dans les quartiers musulmans, c'était la grande animation des nuits de Ramadan. Au bord de la plage, dans la baraque de bois construite près de quarante ans auparavant, où était installé le cabaret « La Sirène » au temps des pionniers et qui était devenu le restaurant « Le Casino », on préparait un dernier dîner.

En effet, pour répondre aux exigences de l'aménagement de la plage, la destruction de cette baraque, vestige des temps héroïques, avait été décidée et, dès le lendemain 1^{er} mars, la pioche des démolisseurs devait lui donner son premier coup. Pour cette dernière soirée, plusieurs personnes avaient voulu faire comme un pèlerinage et dîner, une fois encore, dans la vieille salle lambrissée. Le Club de l'Étrier avait choisi d'y faire son repas d'adieu.

M. René Jeudy, consul général de France, et son épouse avaient répondu à l'invitation d'un ami et dinaient en ville.

La plupart des habitants se mirent au lit, y compris ceux et celles qui avaient eu de bonnes raisons de s'inquiéter et que nous citions plus haut, à l'exception peut-être des Grecs, les deux frères Georgeallidès et leurs familles, qui, très inquiets, avaient été passer la nuit dans une petite propriété qu'ils possédaient dans la vallée du Souss. Deux familles s'étaient réunies ce soir-là chez des amis colons, dans cette même vallée, pour y fêter l'anniversaire de l'un d'eux, né un 29 février.

De nombreuses mamans veillaient près de la lampe, mettant la dernière main à la confection du costume qu'allaient revêtir le lendemain leurs enfants qui dormaient déjà comme des anges ; le lendemain, en effet, des fêtes enfantines devaient avoir lieu un peu partout, car c'était Mardis gras.